

« Vivre des émotions qu'on nous interdit ailleurs »

MATHIEU MORVERAND n'a que dix-huit ans en 1990 lorsqu'il « emprunte », sans permission, le vieux voilier paternel pour s'embarquer avec deux copains vers l'Islande. Un vieux rêve d'enfant né, pour ce passionné de kayak, avec la lecture de Jules Verne.



PORTRAITS

Pendant trois mois, ils vont affronter les aléas de la navigation. Une panne de moteur les oblige à haler leur bateau pendant plusieurs semaines sur 250 kilomètres de canaux à travers l'Angleterre. Ils parviennent finalement à Reykjavik grâce à la bienveillance du capitaine d'un navire, qui accepte de les prendre à bord, eux et leur rafiote. Mais, déjà, dans l'esprit du jeune homme, germe le projet d'une nouvelle aventure : la traversée de l'Atlantique nord en kayak solo. L'idée mûrit et, en mai 1994, il quitte Cap Cod, aux Etats-Unis, pour rallier Brest en quatre-vingt-trois jours, après 7 000 kilomètres avec des baleines pour seuls compagnons.

A sa manière, Mathieu Morverand est un sportif de l'extrême, même s'il s'est entouré de toutes les précautions pour limiter les risques. La motivation de base est la même pour tous ceux – skateboarders, snowboarders, wakeboarders, base jumpers ou grimpeurs... – qui partagent le goût des sensations fortes et poursuivent un but commun : vivre tout de suite le

bonheur qu'on leur promet pour demain. Plus que la confrontation aux autres, c'est l'adrénaline qui les fait avancer.

Stéphane Dupuy, dix-neuf ans, est plus sage sur le papier. Il évolue sur le même terrain, l'eau, mais sa pratique est moins marquée par le risque pur que par la recherche d'une esthétique. Etudiant en DEUG de physique de la matière à l'université de Jussieu à Paris, il passe l'essentiel de son temps libre sur un lac de Viry-Châtillon (Essonne), où, avec son wakeboard, il perfectionne son style, travaille de nouvelles figures. « *Quand je suis sur l'eau, je me déconnecte complètement du monde, explique-t-il. J'oublie mes problèmes, je ne pense pas à ce que je vais faire demain.* »

REBELLES... MAIS RÉALISTES

Il convient volontiers vivre en vase clos, fréquenter prioritairement des jeunes qui évoluent dans un univers proche du sien : « *On se reconnaît entre nous, et ce n'est pas seulement une question d'habillement.* » Une manière d'envisager le monde, de poser sur les choses et les gens un regard mi-désabusé, mi-ironique. Si Stéphane revendique une part d'égoïsme, il réfute l'idée d'une marginalisation volontaire. « *On ne prétend pas changer la société, explique-t-il, mais on se sent tout de même concerné par ce qui s'y passe.* » Mais, ajoute-t-il aussitôt : « *Notre sport, c'est d'abord une manière de nous évader, de prendre une bouffée d'air, de vivre des émotions qu'on nous interdit ailleurs.* »

Sous leurs airs un peu rebelles – certains se plaisent à rappeler qu'on les surnomme « *bad boys* » (mauvais garçons) –, ces jeunes restent finalement très conformistes dans leur vie sociale. Malgré son parcours atypique et des projets qui hantent encore sa tête, Mathieu a le réalisme chevillé au corps. Son désir immédiat est de parvenir à « *négoier sur le marché du travail* » l'expérience acquise lors de ses aventures maritimes. Pour monter ses projets, trouver l'argent nécessaire, il s'est « *mué en cadre en marketing* ». Un press-book sous le bras, il va d'une entreprise à l'autre pour tenter de se « *vendre* ». « *Mais, regrette-t-il, en France, des gens comme moi ont du mal à faire valoir leurs compétences.* »

Le retour aux dures réalités terrestres est le lot commun de ces rêveurs. Rares sont ceux qui demeurent longtemps « hors du cadre », car ils savent que leur passion ne pourra jamais les faire vivre. « *Une participation à une épreuve du Championnat de France de wakeboard ne rapporte pas grand-chose, à peine 1 500 à 2 000 francs pour le premier* », confirme Stéphane. Lui a la chance d'avoir le soutien de ses parents, eux-mêmes pratiquants réguliers. Mais, pour la majorité, la logique pousse à s'inscrire à un club pour réduire le coût de ces sports relativement chers. D'autant que les sponsors se contentent le plus souvent de fournir du matériel ou des vêtements.

Acacio Pereira